

Béni soit Rudy Ricciotti !

- Cécile Guilbert,
- le 24/04/2019 à 06:00



A vous qui me lisez maintenant depuis presque deux ans et défendez mes foudres contre la barbarie du politiquement correct enragé de « vertuisme », le knout des réseaux sociaux chassant en meutes algorithmées, la servitude volontaire, le ressentiment victimaire et tant d'autres symptômes d'épuisement de notre espèce ; à vous qui partagez ma guerre sans répit contre la culture qui généralise au nom de l'art qui particularise, mon goût des têtes dures, mon dégoût des molles et de tout ce qui pue le renoncement, le grégarisme ou la perte « en monde » (pour parler le Heidegger), je veux rappeler que nous avons un frère d'armes qui s'appelle Rudy Ricciotti et vient de publier un livre enthousiasmant, essentiel, vital et chaud bouillant comme la braise vu son sujet : *L'Exil de la beauté* (1).

Certes, cette « bonne nouvelle » n'est pas neuve car l'architecte mondialement connu du MuCEM de Marseille, mais aussi et entre autres du Stadium de Vitrolles, du Pavillon Noir d'Aix-en-Provence et du département des arts de l'Islam du Musée du Louvre, a déjà commis plusieurs écrits mi-pamphlétaires mi-corsaires où la préoccupation esthétique éclatait déjà comme souci, violence, urgence quotidienne éminemment politique autant qu'érotique.

Ainsi *Blitzkrieg. De la culture comme arme fatale* (2005) et *L'architecture est un sport de combat* (2013), deux titres rock'n'roll parmi la trentaine de leur auteur et que son dernier opus prolonge.

Introït ? « *La beauté ne s'exile pas volontairement. Son départ est conditionné par une fatigue généralisée des curiosités. Invisible à force d'être ignorée, nos comportements la chassent. Et nous seuls portons la responsabilité de sa disparition.* » Aussi, que ceux qui refusent de réfléchir à ce qu'ils mangent, comment, où et avec qui ; à la façon dont ils parlent, s'habillent, voyagent, font l'amour, bref vivent, passent leur chemin. « *Le mauvais goût mène au crime* », prétendait déjà Stendhal. Nous en avons à chaque instant les preuves sous les yeux. Or si Ricciotti n'a pas la bêtise de vouloir définir la beauté, il sait néanmoins que, loin d'être du côté de la valeur consacrée, du « bon goût » convenu ou même de la nature, cette vache sacrée qui en serait désormais l'unique dépositaire, elle engage tout l'être du côté du geste, de la prise de risque confrontée à la négativité – part « maudite » ou obscure du monde.

A contrario, la laideur qui nous submerge a tout à voir avec le conformisme, le consumérisme, toutes les lâchetés moutonnières menant à l'émasculatation de l'esprit critique et souvent à l'absurde. Contre eux, Ricciotti n'a pas de mots assez sarcastiques et drôles – « *Nous continuons à sacrifier la beauté en nous contentant de produits culturels désamorçés et d'engagements frileux : On s'fait une expo ? Un p'tit café ? T'as lu le dernier Houllebique ?* » –, ni de phrases assez bien senties et pleines de bon sens contre les dérives d'un certain art contemporain et qu'il serait débile de trouver réactionnaires, épithète pavlovienne qui sortira de la bouche de tous ceux qu'elles dérangeront : « *Peu d'artistes se sont rendu compte qu'on leur faisait les poches en leur expliquant qu'ils devaient se libérer des formes et des pratiques du passé. Largués en rase campagne, dépossédés de leur faculté à reconnaître les témoignages porteurs de beauté, à les travailler à leur façon, avec leurs outils, leur connaissance, et à les transmettre à leur tour, ils n'allaient pas aller bien loin. Et ce fut un vrai massacre, ce hold-up de l'art et de ses illusions modernes. Un crime stupide pour bon nombre de créateurs qui y participèrent de crainte de ne pas être tendance. Se fourvoyer dans la production d'ornements désenchantés ne leur a finalement pas réussi. Le public visite leurs œuvres un mode d'emploi à la main, pour les plus célèbres d'entre eux, à l'occasion d'une exposition, pour se distraire, absolument ignorant de tout ce qui n'est pas expliqué sur la notice.* »

Si Dieu vomit les faibles, il doit beaucoup aimer cette grande gueule sudiste et sensible de Ricciotti qui s'est défini un jour comme « anarcho-chrétien » et ne jure que par Pasolini et Tati, tout le contraire des béni-oui-oui d'aujourd'hui. Or si je me sens proche de lui comme d'un frère, c'est surtout parce qu'il incarne dans son énergie, son désir, son appétit et sa fièvre, cette « grande santé » nietzschéenne qui ne fait pas l'économie de l'anxiété ni de la paranoïa mais pour la seule cause qui vaille : dire oui à la vie et non à l'ennui.

(1) éditions Textuel, 14,90 €.